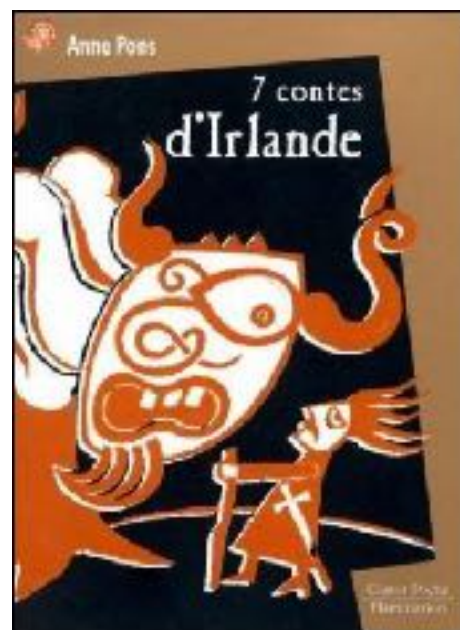


Séquence II - En garde !

Texte n°5 : « La Fille du roi des elfes », 7 Contes d'Irlande, Anne Pons

Au-delà de la « Terre des Hommes », avec ses forêts et ses villages, existe un royaume enchanté, tout empreint de féerie. C'est à la frontière de ces deux univers que nous convie Lord Dunsany, grand maître de la littérature fantastique. Le mariage d'Alveric, prince de la Vallée des Aulnes, avec la fille du roi des Elfes est-il condamné dès le début, parce qu'ils sont de nature différente ? Tous les contes de fées ne se terminent pas forcément bien.



Tout allait pour le mieux au Pays des Aulnes¹ jusqu'au jour où le monarque qui régissait cette région paisible accorda un rendez-vous aux membres de son Parlement. Vêtus d'une tunique de cuir rouge, qui leur donnait un vague air de cartes à jouer, les douze hommes ployèrent le genou respectueusement, avant d'exposer leur requête :

— Certes, dirent-ils au vieux roi d'un ton contraint, il n'y a pas meilleur souverain que toi. Mais nous souhaiterions être gouvernés tôt ou tard par un prince enchanté, afin de mettre un peu de piquant dans la monotonie de notre existence.

Le Pays des Aulnes était situé non loin du Royaume des Elfes, lui-même situé aux confins de la Terre. Dans l'esprit de ces braves gens, les bienfaits de la magie singulière pratiquée dans ce royaume enchanté ne pouvait avoir que d'heureuses retombées pour leur province. Et si nul encore ne s'était risqué à traverser la frontière du crépuscule qui bornait les deux contrées, c'est que la science du roi des Elfes en matière de sortilèges en effrayait plus d'un.

Le monarque réfléchit et décida d'envoyer l'aîné de ses fils, Alveric, prince des Aulnes, demander en mariage la fille du roi des Elfes. Une façon comme une autre d'aguerrir le jeune homme qui coulait des jours nonchalants à la cour de son père.

— Que votre volonté soit faite, déclara-t-il à ses sujets. Voilà cinq cents ans que vous ne m'avez rien demandé et je cède bien volontiers à votre souhait.

Là-dessus, il manda Alveric.

¹ Aulne : variété d'arbres

_ Nous, roi du pays des Aulnes, désirons vous voir prendre pour femme une personne de lignage surnaturel, lui dit-il en tenant son sceptre d'une main tremblotante. Que pensez-vous de la princesse Lizarel, mon fils ?

À vrai dire, Alveric n'en pensait pas grand-chose. Un peu perplexe, il regarda les fresques de la vaste salle où se déroulait leur entretien, puis la figure imposante du vieillard immobile sur son trône sculpté, avant de plonger les yeux dans son regard usé et de formuler sa réponse :

_ Ça fait une trotte...

Le roi balaya d'un revers de sa manche bordée d'hermine un si piètre argument.

_ Songe au portrait mirifique qu'ont fait d'elle les poètes, reprit-il. Tant de beauté, jointe à tant de douceur, vaut le voyage au-delà de la Terre des Hommes, au prix des plus grands risques. En outre, je consens à me séparer de l'épée séculaire qui défendit tous les nôtres : elle te protégera à ton tour. Et il lui tendit son arme en un geste solennel.

Le prince n'avait qu'une confiance mitigée en l'épée du roi, car elle n'avait pas servi depuis belle lurette. Il contempla ses bords émoussés et son pommeau rouillé. Pas question de partir, songea-t-il, avant de me procurer un équipement à la hauteur des dangers qui me guettent. Il prit congé à reculons, et, aussitôt franchi les portes du palais, courut chez la sorcière de la vallée des Aulnes pour lui passer commande.

Il trouva cette dernière près de sa cabane, mitonnant des os calcinés. Lorsqu'elle eut compris de quoi il retournait, elle l'envoya ramasser dans son potager des flèches de foudre tombées du ciel. Pour forger des armes magiques, la sorcière avait en effet l'habitude de récolter des morceaux de métal étrangers à la Terre. Elle les façonnait au feu d'un brasier crépitant où l'acier bouillonnait et faisait des bulles comme du lait dans un chaudron. Puis elle en limait les boursouflures, affinait les lames avec des incantations maléfiques, et produisait ainsi des épées entièrement enchantées.

Bardé d'armes jusqu'aux sourcils, Alveric se mit en marche vers l'Est, la vieille épée de son père au fourreau, la neuve attachée à son épaule gauche. Il marcha longtemps, gravissant des collines et traversant des gués. Parfois, il s'arrêtait et tirait de son havresac un morceau de ce pain noir dont raffolent des irlandais. Puis il repartait, et les moutons mâchaient les miettes de son repas, agrémentées de trèfle, en retroussant de travers les coins de leurs bouches. Tout souriait au prince, jusqu'aux croix celtiques qui semblaient danser une farandole

dans les cimetières piquetés de jonquilles. Il se délectait des couleurs du Pays des Aulnes, le vert omniprésent et le jaune soleil, qui était la vie même. Lorsqu'un beau jour, il aperçut de hautes cimes myosotis et comprit, à leurs teintes surnaturelles, qu'il approchait de sa destination.

Alveric fut d'abord impressionné par le silence; Aucun bruit en provenance de la Terre des Hommes n'était plus perceptible, ni celui du vent dans les arbres, ni le glouglou des cascades, ni la voix du rouge-gorge. Derrière la frontière du crépuscule, une forêt dressait ses feuillages rigides et menaçants. Au-delà, comme une parure enchâssée dans l'azur radieux, miroitaient les tours d'un palais, ses flèches d'argent, sa porte d'or incrustée d'ivoire. Nul doute que ce fût bien le château du roi des Elfes. Il se sentit pris d'une étrange frayeur à la vue des bestioles qui folâtraient dans l'herbe et le regardaient d'un oeil torve. Même les arbres semblaient l'avertir d'un danger, comme s'ils communiquaient avec les hommes, et les hommes avec eux.

Il se secoua pour se sortir de sa torpeur et pénétra sous les sapins. À peine avait-il mis le pied sur le sol du Royaume enchanté, que le lierre attaché à leurs troncs fit un bond et l'attaqua en sifflant, à commencer par les jambes. Il eut fort à faire pour titrer du fourreau l'épée de son père et cisailer les vrilles qui montaient le long de son corps. Quand il en fut venu à bout, il tenta de repérer un passage à une distance suffisante des arbres pour ne pas se retrouver entièrement ficelé. Mais comme il progressait, il lui sembla que les sapins et les chênes faisaient de même, comme s'ils voulaient l'encercler. Seule son épée magique parvint à rétablir la situation. À force de moulinets, il finit par devancer la forêt, il est vrai moins agile et rapide que lui. Lorsqu'il l'eut largement distancée, il s'arrêta en nage sur une pelouse vert émeraude qui n'était autre que le parc du château et souffla un moment.

Combien de temps venait de s'écouler, il n'aurait su le dire, car une particularité du Royaume enchanté était justement que le temps y était arrêté. Des heures, des semaines, des mois ? Allez savoir ! Ce n'est qu'en rentrant du Pays des Aulnes (et en se regardant dans un miroir) qu'il pourrait juger de son vieillissement. Mais pour le moment, il se sentait fringant et prêt à tomber amoureux de Lizarel, la plus belle des princesses. Comme il elle avait deviné sa présence à travers les murailles étincelantes du palais, la voilà qui sortait et venait à sa rencontre, habillée d'une robe quasi prénuptiale et couronnée de saphirs. Son émotion redoubla quand il entendit le son de sa voix, semblable à la

chanson des morceaux de glace qui s'entrechoquent dans les lacs nordiques à la fin de l'hiver :

_ D'où venez-vous ? demanda-t-elle en marquant une légère surprise.

_ J'ai passé la frontière du crépuscule pour vous présenter mes hommages, ô princesse.

Le moins qu'on puisse dire est qu'Alveric avait piqué la curiosité de Lizarel.

_ Que j'aimerais connaître votre pays ! J'ignore complètement à quoi il ressemble. Pouvez-vous me le décrire ?

Alors Alveric lui parla des champs et des grèves, où les moutons broutent l'herbe marine des prés salés. Il lui parla des falaises emplies de colonies d'oiseaux, des cabanes de bois et de leurs toits qui fument et des festivals du vin de trèfle dans la Vallée des Aulnes. Mais ce qui étonna le plus Lizarel, c'est qu'il y eût une lune et un soleil, car au Royaume des Elfes, point n'était besoin des astres pour éclairer la Terre qui scintillait continûment d'un éclat surnaturel.

Il s'apprêtait à lui faire un compliment personnel sur son regard magnétique, quand surgirent quatre monstres en cotte de mailles dont les yeux brillaient méchamment par les trous de leurs casques. Ils s'avancèrent à la rencontre du prince d'une façon qui ne laissait aucun doute sur leurs intentions. Avec la plus grande confiance et en bénissant la sorcière, Alveric prit une épée dans chacune de ses mains et se mit au travail. Trois des hommes à la triste figure furent bientôt au sol, le sang coulant à gros bouillons des jointures de leur cuirasse. Le quatrième, beaucoup plus fort que les autres, lui donna du fil à retordre. C'est qu'il avait été ensorcelé le premier par le roi des Elfes et, à ce titre, possédait une fougue supérieure à celle de ses compagnons. Mais son amour tout neuf pour Lizarel donnait des ailes au prince. Son épée magique semblait douée de volonté et frappait furieusement le métal de l'armure, redoublant d'adresse pour porter des coups au colosse et pendant des initiatives inédites, tels des feux d'artifice ou des bonds de cabri. Si bien que le dernier garde du corps fut abattu à son tour et tomba piteusement sur les trois autres cadavres.

Emplie d'épouvante, d'émerveillement et d'amour, Lizarel prit le prince par main :

_ Filons d'ici, car mon père possède trois sortilèges qui pourraient nous valoir de graves ennuis, les prévint-elle.

_ Où donc diriger nos pas, belle princesse ? s'enquit Alveric en essuyant ses épées.

_ Et si nous partions pour le Pays des Aulnes ?

Conscients du danger qu'il y avait à s'attarder, ils se mirent en route. Les arbres s'écartaient avec respect sur leur passage et les bestioles planquées derrière les fougères, prenaient des mines faussement embarrassées.

Le premier soin des amoureux fut de se rendre chez le frère qui devait les marier. Quoique proprement ébloui par la beauté de Lizazel, le saint homme hésitait à user d'un rite chrétien envers un être dont l'apparence féérique ne lui avait pas échappée. Il fouilla longuement dans ses archives, à la recherche d'un précédent. Par chance, il découvrit un office ayant servi pour les noces d'un mortel et d'une sirène qui avait renoncé une fois pour toutes à la mer. Ils tombèrent d'accord sur le déroulement de la cérémonie, qui rappela à Lizazel les rites magiques de son pays, en plus émouvant. La fierté du roi, l'espoir soulevé dans le peuple par ces épousailles magiques flottaient dans l'air comme le voile de la mariée. Il y avait Nall, le forgeron, et le fermier Guthic. Il y avait aussi Nevis, le conducteur de chevaux, Vole, le maître-laboureur, Oth, le chasseur de cerfs, et bien d'autres, dont les prières furent exaucées neuf mois plus tard, quand le couple eut un fils. L'hydromel coula à flots dans les cabanes de torchis et la gigue fut dansée jusqu'à l'aube.

Comme toutes les mères du monde, Lizazel était folle de son bébé. Elle s'émerveillait de ses gazouillis et de ses hoquets, qui n'avaient rien de surnaturel et relevaient en tous points des habitudes simplettes des humains et non de celles des Elfes. Elle tentait bien de lui chanter des berceuses inédites, aux sons venus d'ailleurs, mais sentait-il seulement que leurs auteurs, des ménestrels du royaume enchanté, n'avaient jamais été effleurés par le temps ? Car le temps était le seul souci de la princesse, inquiète au plus haut point lorsqu'elle voyait les autres femmes vieillir et se couvrir de rides. À part cela, sa vie était une cascade de rires qu'elle avait grand-peine à contenir dans les enterrements ou toute autre cérémonie où il vaut mieux garder son sérieux.

Chagriné jusqu'aux larmes par la disparition de sa fille, et redoutant pour elle les marques de l'âge, le roi des Elfes n'était pas resté inactif, ainsi que l'on s'en doute. Il se mit donc à concocter un sortilège, tandis que sur la Terre des Hommes, les années continuaient de passer. Puis il claqua des doigts pour appeler ses gardes. À sa grande stupeur, aucun garde n'apparut. Dévalant les marches du palais, il pénétra dans la forêt et découvrit le meurtre des chevaliers. « Il y a eu

de la magie, par ici, constata-t-il avec amertume. Userai-je d'un nouveau sortilège, sachant que je n'en ai que trois à ma disposition et qu'il ne m'en restera qu'un ? » Il se décida néanmoins à ressusciter le plus valeureux des quatre gardes, qui se releva illico, prêt à recevoir ses ordres.

Cours me chercher un troll ! Lurulu, par exemple ; j'ai une mission d'importance à donner d'urgence à quelqu'un de confiance.

Le chevalier décampa et le troll Lurulu ne tarda pas à apparaître devant son souverain. Baissant les yeux (les trolls ne mesurent pas plus d'un ou deux pieds), le roi lui enjoignit de porter à sa fille le sortilège qu'il avait rédigé sur un parchemin, afin qu'elle le lise et soit protégée des ravages du temps. C'est ainsi que le troll arriva au Pays des Aulnes par un clair matin d'avril, non sans avoir perdu beaucoup de temps à bavarder avec les renards et à cabrioler parmi les boutons-d'or. L'adresse de Lirazel une fois découverte, il fut introduit chez la princesse, à qui il remit le grimoire.

La vérité, c'est que Lirazel n'était peut-être pas vraiment faite pour le mariage. Sa surprise et son émerveillement passés, elle se sentait de plus en plus étrangère à cette terre, et surtout à son époux Alveric. En un premier temps, elle enferma le parchemin dans une cassette sans le lire, mais elle ne tarda pas à être dévorée par la curiosité et à l'exhumer de sa cache. Aussitôt, la princesse s'envola dans les airs comme une plume d'oisillon aspirée par le vent et se retrouva sur les genoux du roi son père, au coeur de son palais champêtre. Tout rentra dans l'ordre, la forêt se referma, les bestioles se trémoussèrent de joie et la vie reprit son cours féérique après avoir été dérangée par l'intrusion du temps humain.

Dix ans passèrent sur la Terre des Hommes. Inspirée par le dieu de la chasse, Lirazel avait nommé son fils Orion, ce qui pesa lourd sur son destin. À peine fut-il en âge de suivre les chasseurs qu'il se mit à dresser une meute de chiens. Il faut dire que, depuis le départ inopiné de sa mère, Orion éprouvait une dangereuse attirance pour la forêt. Les longues courses à l'air libre derrière les cerfs, les collections de peaux et de trophées pour décorer les murs du château de ses parents, tels étaient ses passe-temps favoris. S'étaient-ils mis dans la tête de retrouver la princesse disparue ? Toujours est-il qu'il avait pris l'habitude de rôder du côté de la frontière du crépuscule, et qu'un beau jour le son des trompes du royaume enchanté lui parvint aux oreilles.

Il était à l'affût, immobile, quand déboula devant lui une licorne blanche qui avait traversé la frontière par mégarde. Il dut pourchasser longuement

l'animal fabuleux avant que ce dernier ne se fatigue. La chasse se termina par un duel avec son épée, le prince bataillant contre la corne étincelante : les chiens achevèrent alors la licorne et se vautrèrent dans sa chair onctueuse et son sang surnaturel. De retour au château, Orion fut ovationné par le Parlement, heureux de détenir un héros selon ses vœux. On porta des toasts de vin de trèfle et la fête se termina au petit matin.

Désormais, la magie était entrée en Orion. Pour la première fois, il comprit que sa mère n'était ni mortelle, ni terrestre. Déchiré entre ses deux natures, il comparait sans cesse l'univers habité aux splendeurs du monde enchanté et à ses gracieuses créatures mythiques. Et il soupirait en tous lieux, murmurant le nom de Lirazel et tendant l'oreille dans l'espoir d'entendre la musique de sa voix. Mais, loin de penser à son fils, Lirazel reposait sur les genoux de son père, emplie de félicité, oublieuse de sa courte existence au Pays des Aulnes.

Pendant toutes ces années, Alveric avait mené de son côté sa propre enquête. Campant ça et là sous une vieille tente grise, avec une garde restreinte, il désespéra bientôt de retrouver le Royaume enchanté. Aussi bien, les rares paysans qu'il interrogeait refusaient de lui répondre et semblaient éluder le sujet. « Adresse-toi aux sorciers, disaient-ils en le regardant par en dessous, eux seuls sont à même de te renseigner. » Si bien que le premier venu portant un haut chapeau conique lui parut l'homme de la situation. En effet, ce dernier mit en garde Alveric de la façon suivante :

_ Tant que tu gardes ton épée enchantée, le parfum magique qu'elle répand parvient aux narines du roi des Elfes. Et sais-tu ce qu'il fait alors ? Il escamote² son royaume pour que tu ne puisses l'atteindre.

_ Comment cela ?

_ En faisant reculer ses frontières loin du Pays des Aulnes. C'est la raison pour laquelle tu cherches en vain la ligne bleu myosotis des montagnes et la brillance du jour qui règne chez les Elfes.

Désespérant de revoir Lirazel, Alveric décida de renoncer à son entreprise et rentra au palais, où il retrouva son fils Orion.

Non seulement son goût pour la chasse n'avait pas faibli, mais le prince était entouré d'une équipe de trolls qui soignaient sa meute de chiens et lui servaient de piqueurs. Nul ne savait aussi bien leur retirer les épines des pattes ou débarrasser leurs oreilles des foin qui s'y logeaient. Mais pour le reste du village, les trolls étaient des gens pas très catholiques, impressions qui

² escamoter : faire disparaître

culminaient lorsqu'on voyait le sang d'une licorne dégouliner de leurs babines. Les villageois commençaient à redouter qu'il y eût trop de magie derrière ces pratiques et beaucoup songeaient à revenir à la vie d'autrefois. Le Parlement lui-même s'inquiétait, à telle enseigne que ses sages allèrent trouver la sorcière pour lui demander un sortilège contre la magie. Très irritée, elle leur répondit que la magie était le sel de la Terre, et qu'ils feraient aussi bien de s'en retourner. À partir de ce moment, les choses empirèrent. Une nuée de feux follets envahit les rues et les habitants se barricadèrent le soir venu. Les malédictions de frère n'étaient d'aucune utilité contre les trolls, les gnomes et les lutins qui menaient la sarabande, leurs visages grinçants illuminés par les feux follets. Bref, le pays des Aulnes était en proie à l'insécurité.

Par bonheur, la mémoire de son passé terrestre revenait dans le coeur de Lirazel. Comment avait-elle compris d'Alveric la regrettait, et qu'Orion avait grandi au point de devenir un chasseur sans pareil ? Personne ne peut le dire, si ce n'est la légende.

Et voilà qu'elle se mit à supplier son père de pousser le Royaume enchanté plus près du pays des Aulnes. Elle fit tant et si bien qu'il se laissa fléchir. Il sortit le troisième sortilège d'une cassette chryséléphantine³ et le lut à haute voix. Sur-le-champ, une longue ligne, brillante comme de l'argent, se mit à ondoyer. Elle avançait à la manière d'une vague, recouvrant prairies, forêts et pâturages, déferlant sur la frontière du crépuscule, entrant dans le pays des Aulnes, répandant sur toutes choses une lumière d'or. Médusés, les habitants de la vallée comprirent qu'ils étaient le jouet d'une volonté extra-terrestre et qu'il ne servirait à rien de résister à leurs envahisseurs. Leurs pays devenait à son tour un royaume enchanté : plus jamais, on n'entendrait parler d'eux, car le temps qui avait réuni Lirazel, Alveric et Orion s'arrêterait.

³ chryséléphantine : d'or et d'ivoire